

Un lien social immanent

1.1. Introduction	42
1.2. De l'individuel au collectif	44
1.3. Le réseau : un concept ancestral	45
1.3.1. Les réseaux pré-numériques	45
1.3.1.1. Les académies italiennes	46
1.3.1.2. Les salons mondains parisiens	47
1.3.2. Les réseaux de communication horizontale	47
1.3.2.1. L'archéologie des réseaux de communication	48
1.3.2.2. L'apport des réseaux de communication horizontale	49
1.3.3. Communauté <i>versus</i> Société	50
1.3.4. Un apport substantiel à l'analyse des réseaux sociaux	50
1.3.4.1. Une œuvre anthropologique substantielle	51
1.3.4.2. L'expérience de traduction collaborative	52
1.3.5. Les réseaux de sociabilité	52
1.3.6. Le <i>Guanxi</i> , « réseau d'entreprises » <i>made in China</i>	53
1.4. Les communautés en ligne	54
1.4.1. Typologies de communautés en ligne	55
1.4.1.1. Les communautés virtuelles	55
1.4.1.2. Les communautés d'intérêt	56
1.4.1.3. Les communautés de pratiques	57
1.4.1.4. Les communauté d'apprentissage	58
1.4.1.5. Les communautés épistémiques	59
1.5. Synthèse	60

1.1. Introduction

DANS CETTE PREMIÈRE PARTIE, nous abordons la notion de réseau dans son acception originelle. Nous souhaitons montrer que le réseau a précédé les technologies numériques. Des réseaux pré numériques aux réseaux de sociabilité, en passant par les réseaux de communication horizontale, nous allons remonter leur cours archéologique pour mieux appréhender les communautés en ligne sur lesquelles s'appuie ce travail de recherche. Nous distinguerons les différentes typologies de communautés virtuelles en vigueur aujourd'hui sur le web afin de jalonner notre corpus de recherche.

Dans l'ancrage théorique qui est le nôtre, nous convoquons les grands courants fondateurs en Sciences de l'Information et de la Communication, les rites d'interaction goffmaniens et la théorie de la reconnaissance honnethienne qui occupent une place centrale dans nos travaux.

Ce socle théorique nous permet d'aborder ensuite les usages horizontaux entre pairs puisque ceux-ci feront l'objet d'expérimentations de terrain en troisième partie de ce document.

1.2. De l'individuel au collectif

« *Symbole d'horizontalité et de fluidité, le réseau apparaît comme une cathédrale renversée : il désigne non plus le céleste et l'éternité, mais le futur et le mouvement* » (Musso, 2004).

En reliant l'individu au collectif, les Technologies Numériques de l'Information et de la Communication⁴³ font office de catalyseur social. L'éducation – et la formation à distance en particulier – sont les secteurs emblématiques de ce phénomène. L'Amérique du Nord, en raison de géographie et démographie intrinsèques, a toujours fait figure de pionnier en matière de *e-learning* à l'échelle du G20⁴⁴. Pour suivre une formation dans cette région du globe, la FOAD⁴⁵ a toujours constitué la seule alternative. En Europe, la formation à distance s'est finalement démocratisée avec une industrialisation de la formation accrue. Considérée aujourd'hui comme une véritable opportunité dans le cadre d'une formation professionnelle, la formation à distance permet de découvrir de nouvelles méthodologies de travail, d'acquérir une culture de l'Internet et de tisser des liens avec autrui sur les réseaux socionumériques⁴⁶. C'est le « connectivisme⁴⁷ » tel qu'il a été développé en 2005 par George Siemens et Stephen Downes. À partir de l'analyse des limites des principales théories de l'apprentissage (béhaviorisme, cognitivisme, constructivisme), de l'étude des potentialités des réseaux sociaux et des TNIC, les deux canadiens ont élaboré « *une théorie solide pour l'apprentissage à l'ère numérique* » (G. Siemens, 2008). Celle-ci s'illustre aujourd'hui à travers les *Massive Open Online Courses*⁴⁸ dont le principe est de mettre en interaction un grand nombre d'apprenants (jusqu'à plusieurs milliers) autour d'une thématique commune, la médiation étant régulée par un ou plusieurs référents pédagogiques. Pendant les séquences synchrones, les interactions naissent entre apprenants et avec les intervenants puis se prolongent en mode asynchrone pour ceux qui en éprouvent le besoin. Dans ce concept, le contenu pédagogique n'est plus essentiel. Les ressources didactiques sont aujourd'hui omniprésentes sur l'Internet à qui sait tirer parti des fonctionnalités de recherche sémantique et de curation de contenu. Le connectivisme produit

⁴³ ou plus communément TNIC

⁴⁴ Le Groupe des vingt (G20) est un groupe composé de dix-neuf pays et de l'union européenne

⁴⁵ Formation Ouverte À Distance

⁴⁶ Selon Proulx (2011), la terminologie de « *Réseaux sociaux* » diffère de « *Réseaux socionumériques* » en ce sens qu'ils existaient avant l'ère numérique (cf. § 1.2.).

⁴⁷ Théorie développée par S. Downes et G. Siemens en 2005 pour un apprentissage basé sur les TNIC et les réseaux socionumériques permettant à chacun de co apprendre à travers le partage.

⁴⁸ Plus connus sous l'acronyme « MOOC »

en revanche de riches interactions sociales, issues notamment de la pluri-culturalité du web et propose bien des scénarii à visée pédagogique en contexte de formation à la fois massif et distant. Aussi reviendrons-nous plus longuement sur la problématique de l'industrialisation de la formation qui est déterminante dans cette recherche ([cf. §. 3.6. Industrialisation de la formation](#)).

1.3. Le réseau : un concept ancestral

« Une étude historique des réseaux, de leur genèse et de leur évolution est un bon garde-fou contre tout déterminisme » (Lemercier, 2005).

La sociologie des usages invite à clarifier *a priori* le contexte dans lequel les sciences sociales envisagent l'impact de la technique sur la société (Jauréguiberry & Proulx, *op. cit.*, p.10). Deux épistémologies antagonistes s'opposent fréquemment : un déterminisme technique, pour lequel l'innovation technique favorise l'évolution sociale, et la posture opposée, celle du déterminisme social, pour laquelle les inégalités sociales (hiérarchie et fracture sociale notamment) se renforcent avec un développement technologique accru. Aussi Jauréguiberry & Proulx recommandent-ils l'étude d'usage comme alternative posturale à ce double déterminisme. Les paragraphes qui suivent ont pour objectif de dissiper toute thèse déterministe selon laquelle les technologies numériques seraient à l'origine de phénomènes ayant donné lieu à la réseautique sociale. Il s'agit en réalité d'une notion ancestrale qui a traversé les siècles et les frontières pour bâtir les fondations de ce qu'est le web social aujourd'hui.

« L'Internet n'est pas qu'une technologie, c'est une idéologie de la connectivité » (Quéau, 2000).

1.3.1. Les réseaux pré-numériques

Les réseaux socionumériques sont trop souvent assimilés à un phénomène récent ; pour Castells, le réseau n'est pas une organisation nouvelle, mais au contraire ancestrale (Castells, 2002). Les réseaux sociaux en ligne ne doivent pas masquer l'ancienneté de pratiques et de formes de sociabilité dont il serait naïf de croire qu'elles ont été engendrées par Internet. En réalité, l'affaiblissement des liens, la transformation de la notion de groupe, l'horizontalisation et l'informalisation des relations ont précédé Internet, et l'ont peut-être même suscité, plutôt qu'elles n'en sont les conséquences (Mercklé, 2011a).

En Sciences Humaines et Sociales⁴⁹, la notion de *réseau* est généralement convoquée pour ses caractéristiques sociales ; c'est un objet d'étude qui intègre un ensemble de relations interhumaines (Barnes & Grange, 2014, p. 209-237), les infrastructures, les lieux, les flux, la médiatisation, sans omettre la mobilité des usagers. L'organisation « en réseau » multiplie les interdépendances en stigmatisant les sociétés contemporaines (Bakis, 1993).

A en juger les travaux d'analyse des réseaux sociaux (Wasserman et Faust, 1994 ; Lazega, 1995 ; Degenne et Forsé, 2004 ; Mercklé, 2011 ; Scott, 2012), leur origine est celle de l'humanité elle-même : dès lors qu'il y a interaction entre individus et entités sociales, il y a des réseaux sociaux. L'historiographie pose que des réseaux existaient déjà en France au XIX^{ème} siècle (Gribaudo & Blum, 1990), en Italie au XV^{ème} (Padgett & Ansell, 1993), dans la Rome antique (Alexander & Danowski, 1990) ou le Néolithique méditerranéen (Brysbaert, 2011).

Outre l'historienne Claire Lemerrier, d'autres sociologues, anthropologues et politologues ont étudié les liens qui, de tout temps, ont existé entre individus. Différentes approches sont convoquées suivant qu'il s'agisse des élites florentines de la Renaissance, des réseaux égocentrés par le biais d'analyses de relations épistolaires, des réseaux familiaux liés à l'épiscopat, des réseaux scientifiques, économiques ou politiques.

1.3.1.1. Les académies italiennes

La terminologie d'*académie* est utilisée à partir du XV^{ème} siècle pour désigner un groupe de personnes animées de considérations intellectuelles se réunissant régulièrement pour discuter des sujets tels que la culture, les courants philosophiques, la recherche et les sciences. La particularité de ces académies était de donner lieu à des publications issues de ces échanges périodiques à l'instar de l'académie vénitienne, l'académie de Rome, Sienne, Bologne ou Padoue. Ces Académies endossent la fonction de promotion de la recherche dans différents secteurs tels que la littérature, les sciences naturelles, l'astronomie, l'histoire et la géographie (explorations), et les arts (musique, théâtre, arts figuratifs). La diffusion du savoir issu de ces communautés rayonnait à travers toute l'Italie et même en Europe moderne sous forme manuscrite ou imprimée.

⁴⁹ Ou plus couramment SHS.

« *La façon dont une société fait corps, s'unit, en même temps qu'elle hérite d'une expérience du passé, ce que l'on appelle souvent la connaissance, mais aussi, et plus largement, les savoirs* » (Stiegler, 2006, p.22).

1.3.1.2. Les salons mondains parisiens

En France, la première forme de réseau identifié remonte à 1779 ; il s'agit de salons aristocrates informels ne tenant ni procès-verbal ou liste de membres. L'un d'entre eux consignait toutefois dans un journal quotidien le nom des cent deux personnes qui rejoignaient trois fois par semaine le cercle d'aristocrates de cour, membres de l'administration royale, un médecin, des évêques, trois hommes de lettres, un savant... Loin d'être un salon littéraire, il s'agissait d'un lieu de sociabilité aristocratique dont l'objectif n'est pas de façonner des réseaux intellectuels, mais bien d'intégrer les hommes de lettres aux réseaux de la mondanité parisienne⁵⁰, voire européenne. Ainsi, le XVII^{ème} siècle sera une véritable « fête épistémologique » du réseau que l'on convoque pour trouver une explication à tout phénomène naturel ; l'Encyclopédie et Les Lumières trouvent des formes réticulées dans tous les corps qu'ils soient solides et cristallins, organisés et vivants.

« *Le monde est fait d'un nombre incalculable de réseaux qui unissent les choses et les êtres aux autres* » (Durkheim, 1955).

1.3.2. Les réseaux de communication horizontale

Dans un article intitulé « *Réseaux de communication horizontale, un aperçu à travers le temps* », Jacques Perriault dresse un état des lieux du réseau avant de s'intéresser en particulier aux réseaux sociotechniques (Perriault, 2012). Celui-ci recouvre une notion ternaire :

- Les réseaux de premier type comprennent les réseaux matériels au sens des infrastructures telles que chemins de fer, réseaux autoroutiers, métro...
- Les réseaux de second type sont les réseaux humains à l'instar des réseaux d'entraide, de solidarité dont les plus emblématiques sont certainement les réseaux de la Résistance. Il s'agit d'organisations sociales multipolaires dont l'objectif est d'agir ensemble, au nom d'une cause commune.

⁵⁰ « Réseaux de l'esprit en Europe : des lumières au XIX^e siècle : actes du Colloque international de Coppet (décembre 2003) », V. Berelovič, W. Bérélowitch, M. Porret, Librairie Droz, 2009 - 295 pages.

- Les réseaux de troisième type sont les réseaux sociotechniques, multipolaires et dévolus à la communication sous toutes ses formes.

Ainsi pour Jacques Perriault, l'organisation matérielle en réseau a également précédé le concept si l'on se réfère aux réseaux d'irrigation ancestraux, aux réseaux philosophiques ou scientifiques du XIX^{ème} siècle. Une acception médicale était également utilisée pour symboliser le réseau sanguin : on parlait alors de *réseau admirable*. Et de citer également Saint Simon ou Théophile Gauthier avec qui la notion est synonyme d'innovation. L'auteur s'intéresse ensuite à une possible archéologie des réseaux de communication. Il parcourt l'histoire en quête de traces matérielles d'activités réticulaires à partir de réseaux commerciaux de l'Antiquité. A partir de fouilles archéologiques, des tablettes comptables mentionnant vendeurs et acheteurs ont permis de mettre à jour une cartographie d'échanges commerciaux assimilable à un réseau.

1.3.2.1. L'archéologie des réseaux de communication

Dans le même article, Perriault décrit la démarche archéologique effectuée en 1973 à partir d'archives relatives aux projections lumineuses pour l'éducation des adultes au XIX^{ème} siècle. Il s'agissait de plaques de verres utilisées pour des cours donnés le soir entre 1875 et 1914 ; selon un réseau de circulation propre, celles-ci étaient acheminées par la Poste en France et dans les colonies dans des boîtes en chêne sur lesquelles figuraient des étiquettes mentionnant l'adresse des instituteurs destinataires. A l'initiative de sociétés philanthropiques telles que la *Ligue de l'Enseignement*, la *Bonne Presse* ou le *Musée Pédagogique*, un réseau de distribution de plaques et de matériel de projection se mit en place à cette époque. L'archéologie des réseaux de communication est ainsi démontrée. Ce dernier exemple illustre parfaitement la troisième typologie mise en exergue ; il s'agit de réseaux de communication – à visée pédagogique – sociotechniques en tant qu'ils reposent sur l'utilisation de plaques de verre et de lanternes de projection pour remplir leur rôle pédagogique.

Pour autant, Perriault refuse d'attribuer aux réseaux socionumériques les vertus de sociabilité que l'engouement actuel semble accréditer. Pour ce faire, il remonte au début des années soixante pour retracer les prémices de ce que l'on nommait à l'époque la *communication horizontale*. Sous l'impulsion première de penseurs comme Deleuze, Guattari, Foucault ou encore Enzensberger, des mouvements sociaux et autres actions syndicales naissent çà et là, de

façon multipolaire, tel un rhizome⁵¹. Dans la même veine, l'expérience de Schaeffer à l'ORTF⁵² a pour objectif de fonder une radio fonctionnant sur le modèle horizontal. Schaeffer, qui vient de théoriser le *triangle de la communication*⁵³, recherche un modèle de communication radiophonique alternatif au réseau étoilé. ANTELIM⁵⁴, la première radio à diffuser sans être contrôlée par une instance de programmation – en d'autres termes par le Pouvoir – émettra de 1979 à 1984. Cette expérience, pour le moins innovante, sera riche d'enseignements et déterminante pour le développement des réseaux de communication horizontale. Avec d'autres projets du même type, les prémices de l'Internet se dessinent : tous sont des projets empiriques, issus d'expérimentations sociales à contre-courant du modèle hiérarchique vertical.

1.3.2.2. L'apport des réseaux de communication horizontale

Les expériences résultant de ces réseaux de communication horizontale ont fait émerger différentes potentialités ; la première d'entre-elles est le partage du sens, l'intérêt commun, qui fait office de régulation des besoins des usagers. Le second apport est le rôle rassurant que les *machines à communiquer*⁵⁵ ont toujours instauré si l'on se réfère à l'histoire des télécommunications. Le mode de gouvernance associatif constitue la troisième particularité de ces réseaux et leur raison d'être ; contrairement au *triangle de la communication* de Schaeffer, la gouvernance s'opère sur le mode horizontal sans le contrôle d'une quelconque forme de pouvoir⁵⁶. Le quatrième apport de ces réseaux de communication horizontale réside dans les valeurs éthiques partagées au sein du collectif à l'instar de l'altérité et la réciprocité.

Nous reviendrons plus avant sur les potentialités réticulaires recensées par Jacques Perriault afin de les confronter aux communautés d'apprentissage que nous observons en seconde partie et qui reposent sur le même principe d'horizontalité.

⁵¹ Deleuze & Guattari dans *Mille plateaux* opposent le savoir « arborescent » (filiation/tronc-racines, verticalité) avec le savoir « rhizomatique ».

⁵² Office de Radio Télévision française

⁵³ La relation entre l'auteur et le public passe par un intermédiaire, le producteur. Ce triangle de Schaeffer révèle les relations complexes entre les 5 groupes de protagonistes : milieux autorisés, milieu du programmateur, public, auteur et protagonistes.

⁵⁴ Marie Avron-Le Gall et Mathilde Charpentier, « Antélim : une innovation radiophonique en communication sociale », in Anne-Marie Laulan et Jacques Perriault (dir.), *Racines oubliées des sciences de la communication*.

⁵⁵ En 1970, Schaeffer qui a interrogé les relations entre les acteurs des nouveaux médias, publie en 1970 le premier tome d'une série de trois ouvrages : *Les machines à communiquer*.

⁵⁶ *La contre-démocratie*, par Pierre Rosanvallon, Edition du Seuil, 2006.

1.3.3. Communauté versus Société

Les travaux de Ferdinand Tönnies relatifs à l'analyse de la forme « communauté » (Keller, 2003 ; Papadakis, 2003) constituent un apport épistémologique substantiel pour les SHS⁵⁷ et pour la sociologie en particulier.

Tönnies est à l'origine de la distinction entre les termes *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*, c'est-à-dire la Communauté d'un côté et la Société de l'autre. Dans une approche psychologique, il distingue la volonté organique, *Wesenwille*, symbolisant la volonté de l'être, la spontanéité, l'authenticité et, d'autre part, la volonté réfléchie, *Kürwille*, qui incarne le libre-arbitre, le choix et la décision. Avec ces deux notions, il est en mesure d'expliquer comment un individu passe de la communauté vers la société. Ainsi, la vie sociale *communautaire* est le fruit de la volonté organique, dont les stigmates sont l'attachement, l'affection envers les siens, liens du sang ou amis, son village... La vie sociale *sociétale* est en revanche le fait de la volonté réfléchie, soit la pensée humaine.

Tönnies a démontré comment se faisait historiquement le passage de l'union en *Gemeinschaft*, les communautés familiales, aux associations en *Gemeinschaft* telles que les corporations, le compagnonnage, la religion, puis aux associations en *Gesellschaft*, (les sociétés individualistes) et, *in fine*, à l'union en *Gesellschaft*.

La caractérisation typologique de communauté et société en deux notions distinctes permet à Tönnies de créer des classes formelles homogènes pour faciliter la classification et l'analyse de phénomènes sociologiques complexes, ce qui lui vaut d'être reconnu comme l'un des pères de la sociologie formelle.

1.3.4. Un apport substantiel à l'analyse des réseaux sociaux

Parmi les premiers écrits⁵⁸ qui convoquent la notion de « réseau social » figure un article de 1954 de l'anthropologue anglais John Arundel Barnes, intitulé « *Class and Committees in a Norwegian Island Parish* ». La traduction collective de cet ouvrage, à l'initiative de Pierre Merklé⁵⁹, illustre quelques-unes des potentialités que la réseautique sociale propose dans notre discipline :

⁵⁷ Sciences humaines et sociales

⁵⁸ La première version de cet article a été présentée lors d'une réunion de l'*Association of Social Anthropologists* qui s'est tenue à Oxford le 3 octobre 1953 ; Jacques Cœnen-Huther écrit que Barnes détient en quelques sortes les droits d'auteur sur le concept de « social network ».

⁵⁹ Pierre Merklé est Maître de conférences en Sociologie à l'ENS de Lyon et membre du DPCS du centre Max Weber (UMR 5283).

« Il nous a semblé en effet qu'un moyen possiblement fécond d'amener une communauté scientifique nationale, organisée autour de l'analyse des réseaux sociaux, à s'appropriier ou se réappropriier un de ses textes fondateurs était justement de le traduire de façon collaborative, d'une part en s'appuyant sur la mise en relation des ressources dispersées dans les réseaux francophones de l'analyse des réseaux, et d'autre part en multipliant les expérimentations d'usages des médias sociaux au service de cette appropriation collective d'un texte » (Mercklé, 2014).

1.3.4.1. Une œuvre anthropologique substantielle

Après des études en anthropologie et sociologie et une thèse soutenue en 1951, John Arundel Barnes arrive à Bremnes en Norvège en 1952 avec l'intention de décrire le fonctionnement du « système des classes sociales » dans une petite communauté insulaire de cinq mille habitants. Pensant y déceler des formes de stratification sociale, l'étude ethnographique qu'il entreprend alors produira des fondements substantiels à l'analyse moderne des réseaux sociaux. Il met à jour un enchevêtrement complexe de relations sociales de travail, de parenté et d'amis. C'est précisément dans cette troisième sphère que Barnes décrit la notion qui lui vaudra, en quelque sorte, un « droit d'auteur » sur la notion de réseau. Il montre que les insulaires étudiés sont interconnectés par des chaînes relationnelles plus ou moins grandes et que celles-ci ne s'interrompent pas aux rivages de l'île mais les relient à n'importe quel individu dans le monde :

« Chaque individu a un certain nombre d'amis, et ces amis ont leurs propres amis ; certains de ses amis se connaissent les uns les autres et d'autres non. Il me semble approprié de parler de réseau pour désigner cette sphère sociale. L'image que j'ai en tête est celle d'un ensemble de points qui sont reliés par des lignes. Les points de cette image sont des individus, ou parfois des groupes, et les lignes indiquent quelles sont les personnes qui interagissent les unes avec les autres » (Barnes, 1954).

Pour Barnes, la tradition intellectuelle qu'il a suivi avec ferveur est celle de Gluckman et Radcliffe-Brown, respectivement directeur de thèse et ancien professeur, et plus en amont les travaux de Durkheim qui écrit que « le monde est fait d'un nombre incalculable de réseaux qui unissent les choses et les êtres aux autres » (Durkheim, 1955). Des notions telles que la « transitivité des relations » ou encore « les courants psychologiques » décrites par Durkheim à partir de 1913 sont effectivement présentes dans les travaux de Barnes et dans ceux de Moreno

en 1954. A contrario, la thèse du « *petit monde* », figure dans un article de recherche écrit par Barnes quinze ans plus tôt. En 1967, le psychologue américain Stanley Milgram fera la démonstration empirique de l'intuition de Barnes sur la non-finitude des réseaux ou ce qu'il nomme le « problème du petit monde ».

L'apport majeur de l'œuvre de Barnes se situe donc davantage sur le plan méthodologique et épistémologique. Selon Merklé, ses travaux ont permis de se doter d'outils, de concepts et de méthodes complémentaires pour circonscrire l'histoire de l'analyse des réseaux (Merklé, 2013).

1.3.4.2. L'expérience de traduction collaborative

En 2012, sous le pseudonyme « Jean Grange⁶⁰ », c'est plus d'une vingtaine de chercheurs qui vont se livrer à une expérience inédite de traduction collaborative ouverte en sciences sociales⁶¹ : « La découverte des réseaux sociaux ». L'opération « Traduire Barnes ensemble⁶² » est née de la conviction qu'il s'agissait là d'un article fondamental et que sa traduction le vulgariserait auprès du public francophone, dont les étudiants de premier cycle universitaire qui n'accèdent généralement pas à ces « bouquets » éditoriaux. L'objet même de l'article – les réseaux sociaux – invitait à constituer un dispositif inédit pour mettre en relation des ressources dispersées sur les réseaux francophones de l'analyse des réseaux, et pour multiplier les expérimentations d'usage des médias sociaux à des fins d'appropriation collective d'un article.

1.3.5. Les réseaux de sociabilité

Tout comme les réseaux sociaux, les réseaux de sociabilité caractérisent les interactions en place à l'intérieur d'un collectif dont la motivation première est la relation. Ils diffèrent des réseaux physiques en tant qu'ils ne sont attachés à aucun lieu de sociabilité en particulier (Letonturier, 2012). Cette typologie de réseau est aussi bien représentée dans le monde de l'entreprise, les administrations, le secteur associatif, le cercle familial ou la sphère amicale. Le creuset théorique de cette typologie de réseaux est celui de la sociologie classique avec l'œuvre de Simmel, Durkheim, Tarde et Weber. Sur le plan historique, les réseaux de sociabilité se sont illustrés dans le monde rural avec les communautés villageoises, dans le monde urbain avec les

⁶⁰ Jean Grange : Nom de baptême de ce collectif de chercheurs signifiant « j'engrange », dans la lignée du collectif Roger T. Pédaque pour « RTP Doc » en 2006.

⁶¹ Le principe du « Traduction » est de rassembler sur une période courte, une journée, à la fois en face à face (Universités de Lyon et Toulouse) et en ligne, un nombre important de traducteurs potentiels. Courante dans l'informatique, c'est une méthode quasi inédite en Sciences Humaines et Sociales.

⁶² Article disponible en ligne : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2013-6-page-187.htm>

corporations et le compagnonnage. Plus tard, l'historiographie s'intéressera aussi à la sociabilité bourgeoise représentée par les cercles et les loges maçonniques (Agulhon, 1977). Norbert Elias, en 1939, développe la théorie de la substitution de l'autocontrainte à la contrainte sociale en s'intéressant au clivage existant entre la bourgeoisie et la classe populaire et des moyens potentiels pour le réduire (Heinich, 2010).

Dans la littérature, les réseaux de sociabilité sont généralement scindés suivant deux typologies. Une première approche, plus empirique, s'intéresse au rapport transactionnel tel que le partage informationnel, l'échange de biens ou de services, échange affectif et à la posture des protagonistes dans l'interaction ; c'est aussi l'approche de l'École de Chicago et de l'interactionnisme anglo-saxon. La seconde école, plus théorique, s'attache à la forme même que revêt l'échange (Letonturier, 2012) ; c'est la sociologie formelle de Simmel. Mark Granovetter montrera par la suite que l'étude des réseaux de sociabilité peut livrer des informations plus fines à l'instar de la force des liens qui unit les individus dans l'interaction (Granovetter, 1973).

« La constitution de groupes d'apprenants en ligne peut conduire à l'émergence de communautés virtuelles dont la caractéristique essentielle est « la force du lien social qui unit [leurs] membres qui ont un centre d'intérêt partagé » (Henri & Pudelko, 2006, p.107).

1.3.6. Le *Guanxi*, « réseau d'entreprises » *made in China*

Nos recherches d'antériorité sur le modèle du réseau n'ont pas vocation à être exhaustives. Mais la pluridisciplinarité épistémologique des recherches hébergées au sein de notre laboratoire⁶³ nous a conduits à nous intéresser notamment à l'une des caractéristiques de la culture sino-asiatique : le *Guanxi*.

Dans la société chinoise, le concept du *Guanxi* désigne « une orientation de l'esprit qui conduit à mobiliser les réseaux de relations dès lors qu'on se trouve face à un problème décisionnel et ce à tous les niveaux de la vie sociale » (Liu & Boutin, 2014). Il s'agit des relations interpersonnelles entre deux individus ; le noyau dur est constitué de la famille et des amis proches, et s'étend, par cercles concentriques, à-travers les relations des amis, les anciens collègues de travail... Ses principales caractéristiques sont basées sur la réciprocité et la

⁶³ « Analyse réseaux dans une perspective interculturelle : le *Guanxi* en Chine », Pei Liu, Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication soutenue le 10/09/12 à Toulon, dir. Dumas, P. & Boutin, E. (I3m-EA3820).

transférabilité. Il existe une relation forte entre le milieu des affaires et le *Guanxi* : aucune entreprise chinoise ne peut réellement prospérer à moins de posséder un réseau de *Guanxi* dynamique.

« Développer son Guanxi, pour un citoyen chinois, est une démarche banale, qui consiste à échanger des faveurs et, en conséquence, à créer des obligations sociales sur le lieu de travail, entre voisins... » (Casilli, 2010, p. 196).

Le *Guanxi* a une fonction facilitatrice au sein des entreprises chinoises pour leur développement et leur réussite économique. Pour les filiales chinoises de groupes multinationaux, le poids de la hiérarchie et de ces réseaux de relation n'est pas sans poser certains problèmes d'adaptation à l'exercice du pouvoir. Nul doute qu'intégrer cette notion de *Guanxi* symbolisant un culturalisme exacerbé sans s'immerger au préalable dans le système social chinois, relèverait de la gageure.

A travers ces différentes acceptions de réseaux pré-numériques – qui ne sont ni exhaustifs ni diachroniques – il apparaît que l'attrait communautaire est un stigmate bien ancré dans l'histoire des civilisations. Si au fil des décennies, les technologies numériques ont conditionné nos usages, en aucun cas elles ne les ont engendrés.

1.4. Les communautés en ligne

La communication électronique de groupe fédère les usagers par le partage de valeurs communes d'ordre idéologique, culturel, familial, générationnel, sexuel ou religieux (Proulx, Poissant, & Sénécal, 2006). En fonction de l'environnement dans lequel les technologies de l'information et de la communication sont mobilisées, la notion de communauté endosse une typologie distincte : communauté d'intérêt, communauté virtuelle, communauté de pratique, communauté d'apprentissage... Avec l'essor des TNIC, la médiatisation⁶⁴ de la communication s'est considérablement développée en faisant évoluer dans le même temps les pratiques d'écritures en ligne. Selon Castells, nous sommes ainsi les témoins d'un renouveau communautaire (Castells, 2002). Aussi est-il judicieux de définir au préalable les différentes acceptions de « communautés en ligne ».

⁶⁴ Qu'il s'agisse de CMO (Communication Médiatée par Ordinateur) ou CMC (Computer Mediated Communication), et de CSCW (Computer Supported Cooperative Work), c'est la notion de « dispositif » qui est aujourd'hui convoquée lorsqu'il est question de la triade média / médiation / médiatisation.

1.4.1. Typologies de communautés en ligne

Les exemples choisis ci-après pour illustrer l'aspect protéiforme que recouvre la terminologie de « communautés » ne correspondent à aucune taxonomie particulière. Il s'agit des typologies principalement rencontrées sur l'Internet et qui fédèrent le plus de membres.

Nous pensons le « rapport à la communauté », au départ essentiellement individualiste et fonctionnel, évolue vers une création collective d'un « espace social », et a peut-être des conséquences sur la construction identitaire des membres et leurs apprentissages (Audran & Daele, 2006).

1.4.1.1. Les communautés virtuelles

Considéré comme l'instigateur du terme « communauté virtuelle », Howard Rheingold est à l'origine de *The Well*⁶⁵, une des toutes premières communautés en ligne influentes aux États-Unis en 1985.

« Depuis l'été 1985, deux heures par jour en moyenne, et sept jours sur sept, je branche mon micro-ordinateur sur la ligne de téléphone et je me connecte au Well, un service de forums électroniques qui permet à des gens du monde entier de tenir des conversations publiques et d'échanger des messages électroniques privés. Au départ, l'idée d'une communauté accessible uniquement à travers l'écran de mon ordinateur me laissait une impression de froideur, mais je me suis rendu compte rapidement que l'on pouvait éprouver de la passion pour le courrier et les forums électroniques. J'ai désormais de l'affection pour les individus que j'ai rencontrés par l'intermédiaire de mon ordinateur, et je me sens profondément concerné par l'avenir de ce moyen de communication qui nous permet de nous rassembler » (Rheingold, 1985).

Rheingold a rapidement la sensation de participer à l'élaboration d'un nouveau type de culture. En effet, les travaux qu'il mène autour de ces communautés électroniques vont mettre en exergue que ce nouveau mode de communication instaure des relations nouvelles entre individus (Rheingold, 1985).

⁶⁵ The Well pour Whole Earth'Electronic Link

« Sous mes yeux, le contrat social qui liait cette communauté naissante évoluait au fur et à mesure que de nouvelles recrues rejoignaient les fondateurs des premières années. Des normes de conduite furent établies, contestées, modifiées, rétablies, recontestées, dans une sorte d'évolution sociale accélérée » (ibid.)

Ce « village virtuel » de quelques centaines d'âmes en 1985 en compte huit mille en 1993 ; les membres s'y rejoignent pour dialoguer, lier amitié, se soutenir moralement, faire des projets, jouer ensemble, tomber amoureux, ... soit à peu près tout ce que l'on fait dans la vie déconnectée. L'expérience de cette communauté virtuelle d'avant-garde a figé certains usages rituels comme l'expression IRL, devenue commune aujourd'hui sur les réseaux sociaux pour distinguer ce qui est virtuel de « la vraie vie » ou *In Real Life*. Les internautes de la première heure utilisaient cette expression pour qualifier une relation issue d'un *tchat* ou d'un jeu en ligne qu'ils finissent par rencontrer physiquement, en face à face. Une relation virtuelle qui devient « réelle ».

1.4.1.2. Les communautés d'intérêt

Cette typologie de communauté regroupe des internautes qui vont partager un intérêt commun. Le cas le plus courant étant les communautés qui se constituent autour d'une problématique de santé, souvent vitale, en sachant pertinemment qu'ils ne peuvent pas la résoudre seuls. L'objectif consiste à tirer profit des fonctionnalités du web social pour constituer des communautés spécialisées dans une thématique donnée (par exemple, la sclérose en plaque, une forme de cancer en particulier) avec pour objectif d'échanger entre personnes concernées par la maladie (retour d'expériences, effets secondaires...). Outre la fiabilité de l'information recueillie, les membres de ces communautés d'intérêt vont chercher, suite à un diagnostic, d'éventuelles solutions leur permettant de supporter les traitements administrés et vaincre la maladie. Ces communautés sont exemptes de toute hiérarchie ou direction d'experts ; c'est le simple vécu d'anciens patients qui souhaitent à présent partager leur expérience dont l'issue ne peut qu'encourager et reconforter ceux qui sont confrontés à la maladie.

1.4.1.3. Les communautés de pratiques

« La communauté de pratique est un groupe de personnes qui veulent apprendre les unes des autres dans un domaine particulier de leur travail, à travers l'engagement mutuel, une entreprise commune et un répertoire partagé » (Wenger, 1998).

La notion de communautés de pratique est issue des travaux de Lave & Wenger à la fin des années quatre-vingt. Ce concept est aujourd'hui largement convoqué au sein des organisations privées ou publiques pour favoriser l'apprentissage de pair à pair, dans l'éducation, la santé et les nouvelles technologies (Lave & Wenger, 1991). Il s'agit de collectifs d'employés appartenant à une même structure socio professionnelle, ou à plusieurs entités distinctes, qui développent une collaboration professionnelle informelle, en dehors de leur structure (Poirier, 2012).

« L'objectif pour les membres d'une communauté de pratique est de "développer et d'enrichir la pratique professionnelle grâce au partage et à la mise en commun des connaissances complémentaires de ses membres » (Henri & Pudelko, 2006 :118).

Il est fréquent de voir des employés constituer des communautés de pratique concomitamment à des événements externes à l'entreprise (nouveau marché, menaces et opportunités), soit internes (à la suite d'une restructuration où la communauté permettra de prolonger l'expertise entre pairs) (Wenger & Snyder, 2000). L'autre particularité de ces communautés de pratique est leur mode de gouvernance : elles sont libres et a-hiérarchiques :

« Ces règles d'apprentissage reflètent la philosophie des communautés : elles sont libres, ont une hiérarchie plate, encouragent la collaboration et la participation, favorisent des formes de transmission de l'information qui sont conceptualisées et sont ouvertes à l'interprétation collective » (Dillenbourg & al., 2003).

La terminologie « communauté de pratique » est originaire des travaux sur l'apprentissage de Lave & Wenger qui donne lieu, en 1991, à l'ouvrage intitulé « *Situated Learning : Legitimate Peripheral Participation* ». Pour ses auteurs, l'apprentissage est avant tout un processus de participation à des pratiques sociales, à des « communautés de pratique » (Lave & Wenger, 1991, p. 42)

« L'apprentissage (Learning) en tant qu'activité située a comme caractéristique définitionnelle centrale un processus que nous appelons participation légitime

périphérique. Par cela, nous voulons attirer l'attention sur le point que les apprenants participent inévitablement à des communautés de praticiens et que la maîtrise de la connaissance et des habiletés requiert du nouveau venu qu'il se déplace vers la participation pleine dans la pratique socioculturelle de la communauté. (...) Cela concerne le processus par lequel les nouveaux venus deviennent partie prenante de la communauté de pratique. » (ibid., p. 29)

Cette notion va occuper une place centrale dans la théorie de l'apprentissage « situé » et dans la littérature en sciences de l'éducation.

Si en contexte de formation présentielle, il est possible de retrouver ce même principe d'apprentissage communautaire, c'est en formation à distance que les expériences sont les plus probantes. Pour autant, l'Institution et les enseignants, pour la plupart d'entre eux, font preuve de réserve quant aux dispositifs informels et, par là même, hors de contrôle.

1.4.1.4. Les communautés d'apprentissage

Une communauté d'apprentissage est un collectif qui se constitue avec un objectif commun d'acquisition de connaissances (Dillenbourg & al., *op. cit.* p. 5). C'est tout naturellement du secteur de l'éducation qu'ont émergé ces collectifs, avant de s'ouvrir largement à d'autres domaines d'activités. Une des particularités de ces communautés réside dans l'éphémérité de son activité qui correspond généralement à la durée d'une formation.

« Une communauté d'apprentissage est constituée d'un groupe d'individus qui œuvrent ensemble dans un temps déterminé pour réussir une tâche ainsi que pour comprendre un nouveau phénomène ou compléter une tâche collaborative » (Riel & Polin, 2004).

Aux États-Unis, des travaux de recherche ont montré que des groupes d'étudiants immigrants en cycle universitaire qui collaboraient via une communauté d'apprentissage réussissaient mieux que les autres car ils y trouvaient, outre un support intellectuel, un soutien moral (Fullilove & Treisman, 1990).

D'aucuns estiment que les communautés d'apprentissage sont potentiellement à même d'évoluer par la suite en communautés de pratique (Henri & Pudelko, 2006 ; Brown & al., 1993 ; Barab & Duffy, 2000).

« Il s'agit d'une sorte de préparation à leur future participation à de véritables communautés de pratique. [...] Ils opposent ainsi aux activités des praticiens en exercice les activités scolaires moins authentiques car non situées dans la pratique » (Sarré, 2012).

Cependant, il serait illusoire pour un enseignant de croire que tout collectif d'apprenants donne lieu à une communauté d'apprentissage. La transformation a lieu seulement lorsque l'intensité des interactions est telle que les étudiants s'engagent mutuellement dans une entreprise commune en mutualisant des ressources à vocation didactique, ce que Wenger nomme un répertoire partagé (Wenger, *op. cit.*, 1998).

La nature du dispositif sociotechnique utilisé (CMO) est déterminant car les étudiants experts s'avèrent être ceux qui témoignent de compétences interactionnelles plus développées que les néophytes :

« L'acquisition de la compétence interactionnelle se produit, en effet, lors d'interactions entre interactants experts et interactants novices car elle implique le développement de la capacité à utiliser les ressources interactionnelles qui permettront au novice de participer plus activement à la co construction du discours » (Sarré, 2012).

A l'intérieur de ces communautés d'apprentissage, les étudiants s'organisent autour d'un objectif commun (ce qui les réunit) tout en laissant libre cours à l'expression de leurs propres besoins (ce qui les distingue). Cet oxymore s'illustre dans la notion d' «individualisme connecté» (Flichy, 2004b) sur laquelle nous reviendrons en seconde partie du document.

1.4.1.5. Les communautés épistémiques

Également connues sous la terminologie de « communautés de savoirs », il s'agit d'un collectif constitué pour collaborer volontairement et régulièrement sur une thématique commune et dans l'intention de produire de la connaissance. La particularité de ces communautés réside dans leur structure distribuée de l'élaboration des savoirs. Hutchins (1995) pose que la notion de cognition distribuée est liée à la distribution de tâches cognitives sur l'ensemble des membres d'un groupe. Il différencie la distribution de processus cognitifs sur plusieurs individus issus d'une même communauté de la distribution des processus entre individus, impliquant coordination et médiation (Hutchins, 1995, p. 2068). Ainsi, ces collectifs naissent de la relation

conjointe entre un réseau social et un réseau sémantique (Barabasi & al., 2002). Selon Haas (1992), une « communauté épistémique » produit de la connaissance nouvelle, sur la base de critères scientifiques, en intervenant dans la sphère publique. Dans une communauté épistémique, le public amateur peut tout à fait côtoyer des experts. C'est sur ce type de collaboration hybride que *Wikipedia* ou encore *Tela Botanica*⁶⁶ sont devenues emblématiques des communautés épistémiques (Proulx & Klein, 2012, p. 258). La notion transversale permet de mettre l'accent sur la connectivité ou la mise en relation, non seulement de personnes, mais aussi d'objets, de groupes, de lieux qui caractérisent toute communauté épistémique. Ces communautés sont généralement articulées autour d'une plate-forme web et d'un wiki notamment, faisant office de dispositif sociotechnique pour mettre à disposition des membres distants toutes les fonctionnalités collaboratives requises.

« Une communauté épistémique suppose une dynamique d'action collective où les processus cognitifs se construisent dans des contextes de coordination. Le facteur cognitif est pris en compte dans un contexte à la fois organisationnel et technologique où les groupes comme les artefacts agissent comme des supports externes à l'augmentation de la connaissance » (Conein, 2004).

Loin de la vision prophétique des « pionniers⁶⁷ » de l'Internet, les communautés virtuelles regroupent principalement des internautes partageant les mêmes centres d'intérêt, poursuivant le même objectif professionnel..., paradoxe de la « fiction communautaire⁶⁸ (Cardon, 2010, p.31). La généralisation de l'Internet a induit une diversification des publics et, par là-même, une segmentation du monde réel en reproduisant les mêmes inégalités.

1.5. Synthèse

L'objectif de ce premier chapitre était de présenter l'objet de notre recherche par l'entremise de la notion de réseau et de préciser l'acception que nous convoquons ici, à savoir les réseaux pré-numériques. Au préalable, l'apport historiographique, dans le cadre d'une revue de la littérature

⁶⁶ Association fondée en 1999 pour créer un réseau d'échange francophone dédié à la botanique.

⁶⁷ Alors que les pionniers rêvaient d'un monde réunifié, la massification d'Internet a inévitablement conduit à la multiplication des enclaves communautaires regroupant, sur la base de la proximité sociale, géographique et culturelle, des individus partageant des traits communs (Cardon, 2010).

⁶⁸ Dominique Cardon, *La démocratie Internet : Promesses et limites*, Le Seuil, 2010.

et l'étude d'usage, que nous réalisons en seconde partie, nous amènent à réfuter la thèse déterministe selon laquelle les technologies numériques ont engendré la réseautique sociale.

- À travers les académies italiennes au XV^{ème} siècle, des salons parisiens au XVII^{ème}, des réseaux de communication horizontale au XIX^{ème} et des réseaux de sociabilité au XX^{ème}, l'historiographie nous montre que si les TNIC ont transformé nos usages, elles n'ont pas suscité cet attrait communautaire qui a traversé les siècles. La notion de réseau existait bien avant l'ère numérique.
- Nous avons passé en revue les différentes typologies communautaires en fonction de leur objectif respectif : échanger une information, apprendre entre pairs, produire de nouvelles connaissances... Leur commun dénominateur est d'être a-hiérarchiques, décentralisées et de fonctionner sur le principe de cognition distribuée.
- Les premiers réseaux de communication horizontale qui se font jour dans les années 80 ont la particularité de fonctionner sur un modèle horizontal, sans être contrôlés par une quelconque forme de pouvoir. De nouvelles valeurs éthiques se dessinent au sein de ces collectifs comme le partage, l'altérité et la réciprocité.
- L'idéologie des communautés originelles datant des années soixante n'a plus rien à voir avec nos communautés virtuelles contemporaines : la massification du web et la diversification des publics a reproduit les mêmes inégalités, les mêmes clivages que dans le monde IRL.

